

Bulletin d'histoire politique

Danielle Laurin, Promets-moi que tu reviendras vivant. Ces reporters qui vont à la guerre, Montréal, Libre Expression, 2010, 200 p.

Aimé-Jules Bizimana



Volume 20, numéro 1, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055980ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055980ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bizimana, A.-J. (2011). Compte rendu de [Danielle Laurin, Promets-moi que tu reviendras vivant. Ces reporters qui vont à la guerre, Montréal, Libre Expression, 2010, 200 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 20(1), 218–220.
<https://doi.org/10.7202/1055980ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Danielle Laurin, *Promets-moi que tu reviendras vivant. Ces reporters qui vont à la guerre*, Montréal, Libre Expression, 2010, 200 p.

AIMÉ-JULES BIZIMANA
*Département des sciences sociales
Université du Québec en Outaouais*

Dans cet ouvrage dédié à son mari, à ses enfants et aux reporters de guerre tués sur le terrain, Danielle Laurin expose la question des risques liés au journalisme de guerre. Le livre débute par un départ imminent du mari de l'auteure pour l'Afghanistan, un départ qui suspend tout: les petits plaisirs de la maison, les obligations familiales, le train-train quotidien. Reviendra-t-il? Mort ou vivant? Avec cette incertitude quant au retour, Danielle Laurin est tiraillée par la peur de perdre son mari¹, reporter de guerre.

Le récit est en réalité une longue missive de l'auteure à son mari, ponctuée de questions qui traduisent une interrogation personnelle sur la prise de risques par les journalistes qui couvrent l'actualité dans les coins chauds de la planète. Elle réussit le tour de force d'allier le récit épistolaire avec la substance des entrevues menées avec 18 reporters de guerre et un travailleur humanitaire.

Une question lancinante traverse tout l'ouvrage: « Le meilleur reportage vaut-il la mort d'un journaliste? » Pour la journaliste française et exotage Florence Aubenas, « ça fait partie du métier, voilà tout » (p. 58). Le Québécois Patrice Roy de Radio-Canada, qui l'a échappé belle lors d'un séjour en Afghanistan après que le blindé à bord duquel il voyageait eut roulé sur une mine artisanale, répond: « Non du point de vue individuel, mais oui du point de vue collectif. Bien sûr que du point de vue individuel, on n'aurait pas dû, Charles² et moi, aller là-bas. Les reportages que nous avons faits ne justifient pas la jambe que Charles a perdue. Mais, collectivement, si on ne couvre plus les guerres, c'est un drame, une tragédie » (p. 55). Bien avant la parution du livre, le même débat a été ranimé par la mort de plusieurs journalistes durant les guerres en Afghanistan, et

surtout en Irak à partir de 2003. Dans ce livre comme ailleurs, les journalistes insistent beaucoup plus sur la nécessité de témoigner et d'informer malgré les risques. Le photographe de guerre Patrick Chauvel s'en fait l'écho : « On est là pour témoigner. Sans témoin, il n'y a pas de crime. On est là pour raconter une histoire, pour raconter l'Histoire en train de se passer. On est là pour que personne ne puisse dire : je ne savais pas » (p. 127). Les journalistes font par contre peu de cas de l'« aura de héros » (p. 23) dont bénéficient les « reporters de guerre » au retour. L'incompréhension de son mari et des autres journalistes persiste chez l'auteure avec cette porte toujours ouverte sur un retour en terrain périlleux malgré les dangers et, par-dessus le marché, après avoir failli y laisser la vie. Néanmoins, quand l'auteure prêche la « marche à l'amour, pour contrer [la] marche vers la mort » (p. 66), le témoignage d'amour est sincère mais quelque peu emphatique.

En plus de la question de la prise de risques et des raisons personnelles qui poussent les journalistes à s'aventurer en zone de guerre, plusieurs enjeux professionnels touchant le journalisme de guerre sont évoqués dans le livre sans jamais être analysés en profondeur : journalistes pigistes ou employés réguliers, la formation des journalistes en mission dangereuse, journalisme *embedded* ou journalisme indépendant, le stress post-traumatique, la hiérarchisation de l'information, les ressources allouées aux journalistes, l'impréparation des journalistes « parachutés » en zone de conflit, la proximité des sujets, les stratégies d'approche, le coût de la couverture médiatique pour les entreprises de presse, etc.

Parmi les questions existentielles, on notera la dialectique journalistique témoin-acteur présente dans les entrevues. Elle a trait à la tension entre le devoir professionnel et l'intervention humaine dans le feu de l'action. Florence Aubenas explique à cet égard : « Ne pas envoyer un papier, ce n'est pas bien. Mais ne pas envoyer un papier parce qu'une personne est train (sic) de mourir sous vos yeux... Je pense qu'on ne peut pas ne pas s'impliquer à un moment donné. Je pense même qu'il le faut, parfois » (p. 29). D'autres témoignages soulignent l'impuissance journalistique face aux conditions d'existence épouvantables des populations dans les pays en guerre. Dans ces circonstances, saisir l'humanité dans le réel donne un sens au travail selon certains reporters.

Les journalistes ne sont pas les seuls à risquer leur vie sur les champs de bataille, cela va de soi. L'auteure revient souvent sur le sort des victimes de la guerre, souvent les femmes et les enfants, à la merci des belligérants et qui ne sont pas volontaires à l'instar des soldats et des journalistes. La plupart des journalistes interviewés dans cet ouvrage se placent plutôt du côté des victimes que des guerriers et s'intéressent aux survivants car ils ne peuvent rien faire pour les morts. Non moins importantes, les questions politiques et géostratégiques ne sont pas abordées.

Le livre révèle par ailleurs des prises de position très personnelles sur ce que doit être l'information en temps de guerre, certains se montrant opposés au journalisme *embedded*, d'autres contre le reportage axé sur le combat. À ce propos, on s'étonnera de ne pas trouver chez les journalistes interviewés plus de nuances quant à la diversité des points de vue et à la nécessité d'une couverture médiatique multiple (journalistes *embedded*, journalistes indépendants, aspects militaires, aspects politiques, aspects civils, aspects humanitaires...). Il faut souligner ici que cette dernière dimension est une tâche dont la responsabilité beaucoup plus aux rédacteurs en chef des médias qu'aux journalistes.

Très présent au début, le dialogue avec son mari s'estompe dans les derniers chapitres avec l'accent qui est mis sur les témoignages des 19 interviewés (on se posera la question: pourquoi un seul travailleur humanitaire dans le lot de reporters de guerre?). Le tout dernier chapitre reprend cependant le dialogue à distance avec force. L'auteure ne veut rien entendre des justifications ressassées de son mari qui n'élimineront pas sa peur de le perdre. Et pourtant, le récit se termine par la surprise de l'auteure qui laisse à son mari la décision de partir à la guerre comme si on était toujours à la case départ. «Le meilleur reportage vaut-il la mort d'un journaliste?». Il ne peut certainement pas y avoir de réponse définitive. C'est l'une des nombreuses questions d'un débat plus large sur la couverture médiatique des conflits.

Dans un style simple et efficace, Danielle Laurin présente un portrait intéressant du journalisme de guerre et des risques y afférents. Le lecteur averti de ce thème ne trouvera pas de nouvelles perspectives sur le sujet. On saluera cependant un des rares ouvrages à donner la parole à autant de journalistes de guerre québécois. Je ne rendrais pas justice à ce livre qui tient plus de l'essai littéraire en le jugeant à partir de certains critères universitaires comme la démarche méthodologique, la discussion théorique à partir d'une recension des écrits ou l'application des règles de références. Je rapporterai une correction de date concernant la remise à titre posthume du Prix de la liberté de presse en mai 2010 (et non en avril 2009 [p. 146]) à la journaliste canadienne Michelle Lang tuée en Afghanistan le 30 décembre 2009. Le grand public pourra s'initier à la dimension du risque dans le journalisme de guerre à travers ce livre bien vulgarisé.

Notes et références

1. Sylvain Desjardins, journaliste à la radio de Radio-Canada.
2. Charles Dubois, caméraman de Radio-Canada gravement blessé dans un blindé de l'armée canadienne après l'explosion d'une mine artisanale en Afghanistan.